



PERIL DU VOYAGE FLUVIAL : VARIATIONS SUR LE THEME DU COUPLE

Emmanuel Desiles

► To cite this version:

Emmanuel Desiles. PERIL DU VOYAGE FLUVIAL : VARIATIONS SUR LE THEME DU COUPLE.
Lou Prouvençau a l'Escolo, 2011, pp.74-92. hal-01075622

HAL Id: hal-01075622

<https://hal.science/hal-01075622>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

PERIL DU VOYAGE FLUVIAL : VARIATIONS SUR LE THEME DU COUPLE

Descendre le fleuve, remonter le fleuve, traverser le fleuve, passer au-dessus du fleuve... nous pourrions décliner encore bien longtemps les lignes géométriques et les perspectives que la *vido vidanto* et la littérature nous offrent au fil des eaux provençales.

L'homme et le cours d'eau - voilà un thème à la symbolique polyvalente qui, au-delà de la seule littérature provençale, a fait « couler » bien d'encre. Le passage de la rivière, dans *Le chevalier à la charrette*, ne structure-t-il pas à lui seul l'un de nos premiers romans français ?

Il ne s'agira pas ici, bien entendu, de faire une étude exhaustive sur la question ou d'établir un corpus définitif qui fasse le tour des textes « abordant » le thème de l'homme et de son voyage sur la rivière. Il faudrait, pour ce faire, inclure toutes les anecdotes plus ou moins tragiques, historiques, les textes fictifs, poétiques ou prosaïques, les exégèses diverses, psychanalytiques ou anthropologiques. Non, contentons-nous « d'accrocher » ce topos par quelques aspects communs.

Commençons par l'idée du « couple ». Charles Mauron, au début de ses *estudi mistralen*, étudiant l'épisode des *flour de glaujo* des *Memòri* et les mettant en relation avec *Lou Pouèmo d'òu Rose*, établit cinq couples : Acis et Galatée, l'eau et la fleur, le Drac et la fleur, le Drac et la femme dans l'eau, le prince d'Orange et l'Anglore sur l'eau du Rhône¹.

Rebondissons à notre tour sur cette idée pertinente de couple, tout en élargissant le corpus. Il y a quelques années, dans les pages du *Prouvençau à l'Escolo*, nous étudions Bellaud de la Bellaudière et sa traversée de la Durance.² Il n'était pas seul. Son bidet l'accompagnait et refusait de franchir la rivière. Ourrias ? Il traverse le Rhône à l'aide de trois passeurs. L'un de ceux-ci se distingue parmi les trois, le conduit, fait figure de *capitàni* (selon le propre terme d'Ourrias) mais n'est autre qu'un *trevant*, à la fois voix de la Justice divine et agent de celle-ci ; Ourrias finit au fond de l'eau. Andreloun ? Il conduit Mireille jusqu'à l'autre bout du Styx symbolique qu'est le même Rhône et revient sagement du côté Est, *empèri*. Andreloun est aussi un Caron d'un autre âge ou d'un jeune âge...

Arrêtons là les exemples et relevons que, parmi ceux-ci, le « couple », ou « le groupe de deux » si l'on préfère, ne finit pas son voyage à deux justement. On part à deux, on arrive seul, ou on finit seul... dans l'eau ou sur l'autre rive. C'est assez dire que le voyage fluvial correspond à une « épreuve » pour le couple, suffisamment périlleuse pour le scinder, temporairement ou définitivement. L'épreuve est en ce sens une révélation, divine souvent, de la solidité du couple, de sa prédestination ou pas. C'est, d'une manière générale, la fonction récurrente de l'eau dans la littérature française. Tels les jugements d'ordalies, la volonté divine s'exprime sur la légitimité du couple à partir de l'eau. On se souvient, par exemple, que dans notre premier grand roman d'amour au XVIII^e siècle, *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé, les cinq mille pages du texte convergeaient vers la révélation de la « fontaine de la Vérité d'amour ». Le principe en était simple : en se penchant vers le miroir de sa surface, tout un chacun découvrait le visage de l'être qui l'aimait véritablement. L'eau est un « révélateur » visuel, au sens anachronique et photographique du terme.

Reprendrait-on les sempiternels topoi de la vie comme un fleuve, de la rivière comme la vie à deux, des vagues comme des périls, des naufrages comme des ruptures, etc, et nous serions bien conventionnel... Toutefois, à la loupe, observons quelques morceaux de bravoure de la littérature provençale.

Remontons un peu loin, au XVIII^e siècle avec Jean-Baptiste Coyer. Ce dernier est né à Mouriès en 1711, a vécu en Arles et est décédé en 1777 dans cette même ville. Il est l'auteur d'un poème héroï-comique *Lou Delire*, et a publié en 1743, à Arles, une comédie *Lou Novy para*.

Dans la pièce, la Belle Nourado est amoureuse de Tourvilo (qui l'aime en retour). Toutefois, le père de Nourado, Grifo, a prévu de la marier avec Castèu-Rous. Afin d'éviter ce mariage désastreux le couple Nourado-Tourvilo décide de s'enfuir ; mais, sur le Rhône, en face de l'église

1 : Charles Mauron, *Estudi mistralen*, Centre de Recherches et d'Etudes Méridionales, Saint-Rémy-de-Provence, 1989, p.24.

2 : « Quouro Bellaud de la Bellaudiero cabussè dins Durènço », *Lou Prouvençau à l'Escolo*, n°5, avril 1998, p.14-20.

Saint-Martin d'Arles, le bateau sombre. Le beau-frère de Grifo, et oncle de Nourado, narre l'événement :

M. PISTACHOU

*Vôou satisfaire à tout, se soun de grand matin
Rendu dins un batéou, vis-à-vis sant Martin;
Et coumou soun parti, per serca soun azile,
Soun mlalhurous patroun (quoique d'ayeur habile),
Troumpa per leis couréns et per l'oubcurita,
Controu un Batéou d'ou pon su lou cham a turta.
Lou Caïquou es creba dins aquellou avanturou,
Et l'aiguou à gros bouyoun introu per l'ouverturou;
L'equipage es troubla, l'un vaï, l'aoutre revén,
Lou nouffrage es segur; lorsqu'un gros co de vén,
Finissén leis hourrours d'aqueou triste spectacle,
Dessu l'abeouradou leis gitou per miracle.
Tandis qu'aco se passou un homme à moun houstau
M'ayén instrui de tout parte coum'un uyaou,
Arribe su lou Qué, serque et trobe ma Néçou,
Hélas dins quint eta! Tout lou mounde s'empressou,
Et surtout soun aman, per yè douna secour:
Seis yius presque fermes jouissoun pus d'ou jour;
Soun visage livide et sa boucou entr'ouvertou,
Soun poux inanima, tout m'annouçou sa pertou.
A penou aï-t-y touca la man d'aqueou poulè,
Que dins l'oupinoun que n'ère pas soulè,
Alcipou et Mountagnar chousis per soun escortou,
Assistas deis marins voloun douna man fortou,
Quan Tourvillou allarma per un double dangiè,
Yè cridou, meis amis, se vén qu'aouque estrangière,
Signala su soun cor veste bras redoutable;
Maï revera l'aspect d'un ounce respectable.
Aqueou mo yè fasén mettre leis armou bas,
Soungen pus qu'à tira ma néçou d'ou trepas,
Reussissen anfin, et la trou pou ravidou,
Per seis souins redoublas la rapélou à la vidou.³*

Rassurons notre lecteur : à la fin de la pièce, et après avoir chacun formulé des excuses, Nourado et Tourvilo se marient. Le couple, après l'épreuve du naufrage, est sauvé. Il s'en est fallu de peu.

Si nous considérons que l'enjeu du péril fluvial est la rupture ou la sauvegarde du couple, plus énigmatique est la fin du *Pouèmo dóu Rose*. Certes, après la *Mau-parado*, le couple *Guihèn – l'Anglore* finit au fond du Rhône. Mais l'engloutissement du couple vaut-il pour rupture ou pour embrassement éternel et pérenne ?

Relisons cette « chute » dans l'eau du fleuve dans l'œuvre de Mistral.

*Mounto un grand crid... Ai! paure! dóu Caburle
Un remoulin esfraious agouloupo
Dins soun revòu la barco : un tuert terrible
Brounzis contro lou Pont e tout s'esclapo.
Guihèn, dóu contro-cop, dintre lis erso
Es bandi, dins si bras aguènt l'Angloro.
E nado, bacela di tros de fusto,
E nado, la tenènt à cimo d'aigo,
E nado tant que pòu. Mai lou subroundo*

3 : Jean-Baptiste Coye, *Lou Novy para*, Acte III, scène 8.

*A la perfin la suberno enmalido,
 E desaparèis. Sus l'autre bord dóu Rose
 D'ageinouïoun alin plouron li femo,
 Cridant e pregant Diéu. De la peirado
 Ounte éu s'èro gandi, la barco routo,
 Sauvans lou pichot chat de l'équipage,
 Lou bon Jan Rocho tourna-mai cabusso.
 E vague de nada, cercant lou prince,
 E vague de sounta, cercant l'Angloro.
 Mai de-bado! Lou flume, quau saup mounte ?
 Lis avié tóuti dous mena pèr sèmpre.⁴*

Au hasard de nos lectures, une nouvelle du romancier Jean-Pierre Camus, évêque de Belley, s'intitulant « Le naufrage amoureux », nous a paru digne d'intérêt en éclairant bien involontairement cette fin du *Poème du Rhône*. Le texte date de 1630 et narre également la triste fin d'un couple de jeunes amoureux dans les eaux du Rhône, à hauteur de Lyon (la ville même d'où le Caburle partait au premier vers du chant I du texte de Mistral) - événement très vraisemblablement réel, si l'on en croit Jean-Pierre Camus⁵. Voici cette nouvelle :

Le Naufrage amoureux.

SPECTACLE XXII.

I'ay quelque part en ce pitoyable spectacle, comme estant arriué en vne maison qui m'est aucunement alliée, & il a esté si cogneu qu'il n'y a personne en la ville de Lyon qui ne s'en souuienne. Je ne parle point icy de ce naufrage de la liberté, qui est inseparable de ceste passion qui fait aymer, & dont le ioug est i doux à ceux qui le portent, qu'ils cherissent leurs fils & ne craignent rien tant que d'estre deliurez de ceste seruitude. Je parle encore moins de ce naufrage de l'honneur qui se faict quelquesfois dans ceste pratique dangereuse, si elle n'est conduite avec beaucoup de retenuë & de prudence. Icy tout sera plein de gloire & d'honnesteté, bien que tout y soit funeste & lugubre.

C'estoit au temps de l'Automne, la plus belle & agreable de toutes les saisons en nostre climat François, & aussi la plus vtile, & qui conuie les habitans des villes à quitter leurs pompes & leurs delicatesses pour aller aux vendanges iouyr de la douce rusticité des champs. Ceste menagerie auoit appellé Capnion, pourueu d'un bel office en la Iustice du Lyonnois, d'aller avecque sa femme en vne belle maison qu'il auoit sur les beaux rivages de la Saosne. Apres y auoir esté quelques iours il voulut que le reste de la famille prist l'air, & comme il estoit tout le iour dans les vignes dont on faisoit la recolte, il voulut voir sa femme abondante comme vne vigne avec tous ses pampres, c'est à dire ses enfans. Il enuoya donc querir ses enfans qui estoient demeurez en sa maison de la ville, afin qu'ils vinssent prendre part de l'air de la campagne & du plaisir de la vendange. Ceux qui ont pratiqué la ville de Lyon plantée en l'un des plus doux climats, & en l'une des plus heureuses situations qui se puissent desirer, à la rencontre de ces deux grands fleuves le Rosne & la Saosne, qui luy seruent comme de deux mammelles, savent que la douceur de ce dernier fleuve est autant agreable que l'impetuosité & rapidité de l'autre est redoutable & fascheuse. Car cette douce Saosne va flottant si doucement & amiablement, que souuent on la prendroit comme vne eau de lac & dormante, tant elle coule lentemēt & presque imperceptiblement. C'est ce qui fait que durant les beaux iours on se promene dessus son dos avecque des batteaux, qui comme les gondoles de Venise, vont et viennent çà et là avecque beaucoup de facilité. Ceux qui ont des maisons sur les riuies de ceste riuere s'y font communement mener en des batteaux couverts à peu de fraiz & grande commodité. Les chemins estans montueux & mal aisez pour les carrosses, Capnion prenoit ordinairement ceste voye de

4 : Frédéric Mistral, *Lou Pouèmo dóu Rose*, Chant XII, laisse CXII.

5 : René Godenne, spécialiste de Camus, fait confiance à la véracité des récits narrés par l'évêque de Belley : « C'est tout d'abord une volonté de donner un cachet d'authenticité aux faits rapportés, afin, par là, de mieux établir la crédibilité du récit : Camus tire ses sujets de l'histoire, de l'actualité, voire de son expérience personnelle. » René Godenne, *Introduction* in Jean-Pierre Camus, *Les spectacles d'horreur*, Paris, 1630, Reprint Slatkine, Genève, 1973, p.XXII-XXIII.

l'eau pour se rêdre chez soy, où il n'y auoit que pour trois heures de chemin. Ses enfans estans mandez prindrent le mesme route. Or vous sçaurez qu'il auoit vne grande fille desia richement mariée, & son aîné qui estoit desia aupres de luy en sa maison des champs, & aussi sa femme. A la maison de la ville il auoit laissé deux filles & deux garçons, dont l'un estoit encore entre les mains d'une nourrice : l'autre de douze ou treize ans alloit au College, & estoit lors au temps que les estudians donnent aux vaccacions : tout cela se prepare à venir. Mais vous remarquerez que la plus grande des deux filles qui lui restoient à pourvoir, estoit promise & comme accordée à Iust ieune homme des plus accomplis de la ville & du meilleur naturel, à qui on en auoit permis la recherche. Cestui-cy estoit viuement picqué par les beautez d'Apolline, qui n'estoient pas petites, & puis son amour estoit si legitime, que sans blasmer la sainteté du mariage où aboutissoient toutes ses pretensions, on ne la sçauoit reprendre. Voyant sortir sa maistresse de la ville, dont la presence luy estoit si douce, que c'estoit la belle estoile qui donnoit le iour à ses yeux, il ne se pût resoudre aux tenebres de l'absence : il obtint donc permission de la conduire où elle alloit, avec ceste honneste liberté qui est si familiere à nostre nation. Il s'embarque donc avec elle, hélas pour voir comme vn autre Phaëton tomber son Soleil dans vn fleuve ! Il entre dans ce funeste bateau que sa chere maistresse & sa sœur qui estoient accompagnées d'une vieille femme qui les gouuernoit. La nourrice y entre avecque le petit qu'elle tenoit en ses bras, & encore l'autre petit garçon que nous auons dit qui faisoit ses estudes. Leur bateau estant tiré par vn cheval, remonte contremont, & ils s'en vont ainsi ioyeusement sans penser au malheur qui pendoit sur leurs testes. La Saosne est vn fleuve qui roule de fort grands fardeaux, & tant du Masconnois que du Chalonnais, & de la Bourgogne il descend à Lyon par ce grand canal vne grande quantité de marchandises. Ce qui fait que les bateaux qui montent & descendent se rencontrent fort frequemment. Comme ils estoient en ce pas assez difficile de Nostre Dame de l'Isle, qui n'est qu'à vne petite lieuë de Lyon, où se fait vn courant assez roide, à cause d'un grãd roc qui s'esleue au milieu de l'eau, le petit bateau où estoit nostre petite troupe, fit recontre d'un autre grand qui paroissoit comme vne montagne de bois dans le courant de la riuere, & qui estoit tiré par plusieurs cheuaux. Soit donc que les bastelliers n'eussent pas mis assez d'eau dans leur vin auant que de partir, soit par quelque autre malheur, les cordes se croiserent de telle sorte que le petit bateau cedant à la force du grand tourna de la mesme sorte que verse vn chariot, & mit toutes ces personnes au fond de l'eau, ainsi empacquettees dans vne couuerture de toile qui les enueloppoit. Le Bastelier qui tenoit le gouuernail & qui sçauoit bien nager gaigna aussi tost le bord. Il vid sortir hors de l'eau la vieille gouuernante, il se iette apres & la tire au riuage. Iust s'estant depestré, & ne sçachant pas trop bien nager ne laissa pas de venir à terre, mais outré de douleur de voir sa maistresse perduë, comme il crie & tempeste il la void paroistre sur l'eau assez auant dans la riuere : Sans aucune cōsultation que celle de son amour, il se iette apres tout vestu qu'il estoit & l'attrape, mais au lieu de la sauuer elle le tira avec elle dans le fond de l'eau, & se noyerent ainsi ensemble. De là à quelques temps comme l'on repeschoit tous ces pauvres corps, on trouua dans le bateau la nourrice suffoquée, tenant son poupon en ses bras. Le petit frere & la petite sœur estoient aussi l'un aupres de l'autre. Et les deux amans furent trouuez bien loing embrassez d'une façon si pitoyable que cela fit fondre le cœur à ceux qui les virent, & le recit de ce pitoyable Spectacle tira des larmes de beaucoup d'yeux. Tel fut le naufrage amoureux de ces ieunes creatures, dignes certes d'un meilleur sort (s'il est permis d'vser de ce mot sãs faire le Poëte en prose.) Tel fut le courage de cet amant, ne voulant pas suruiure à ce qu'il ayroit plus que sa vie. Quant à la douleur des tristes parens priuez de quatre enfans en vn moment, elle n'est pas exprimable : c'est pourquoy ie la laisse au bout de ma plume, & à vos pensees.⁶

Les similitudes avec la fin du *Pouëmo dóu Rose* laissent songeur... Un bateau remontant éperonné par un bateau commercial descendant, un homme qui tente de sauver sa belle en la tenant dans ses bras et en nageant avec elle, le couple qui s'enfonce, finalement, au fond de l'eau... On ne peut faire l'économie de la question des sources de l'épopée de Mistral, et d'y inclure ou non le texte de Jean-Pierre Camus. Ladite question de ces sources a largement intéressé la critique, comme le montrent les orientations bibliographiques données par Céline Magrini dans

6 : Jean-Pierre Camus, *Les spectacles d'horreur*, op. cit., p.488-498.

l'édition du *Poème du Rhône* chez Aralia.⁷ Toutefois rien ne nous permet d'affirmer hautement que Mistral a lu ou connu la nouvelle de l'évêque de Belley. A notre sens, et connaissant, grâce aux biographes de Mistral, le « spectre » de lectures de l'écrivain de Maillane, nous dirions plutôt que non. En revanche, il n'est pas interdit de penser que l'événement relaté par Camus a suffisamment marqué la mémoire collective pour avoir été recueilli et conservé dans des écrits locaux et/ou la littérature orale - pour parler en termes ethnologiques. Camus ne nous dit-il pas que cet épisode tragique *a esté si cogneu qu'il n'y a personne en la ville de Lyon qui ne s'en souuienne* ? Il n'est pas impossible que la mémoire collective l'ait transmis à Mistral. Nous ne pouvons que formuler une hypothèse heuristique. Toutefois, on sait que le matériau premier, pour la construction du *Poème du Rhône*, a été d'ordre oral. Claude Mauron nous ouvre les yeux sur ce travail de collecte verbale de la part de Mistral : « Par ailleurs, il interroge ceux de ses amis qui résident près du fleuve, son beau-père Maurice Rivière (originaire de Saint-Maurice-de-l'Exil, près de Roussillon dans l'Isère), ou Victor Colomb de Valence. Il se rend, incognito, chez les marins, pour recueillir la matière d'une œuvre « écoutée pour ainsi dire au seuil et à la table des vieux mariniers du Rhône, une grande race épique que j'ai vue disparaître et qui, ayant tenu le Rhône pendant deux mille ans, n'a laissé aucun livre que je sache. » (lettre du 12 mai 1896 de Mistral à Madame Adam) »⁸ L'avatar de la nouvelle de Camus serait alors peut-être une vieille chronique lyonnaise ou un récit transmis par l'oralité dans les milieux de la batellerie des bords de Rhône.

Néanmoins, dépassons le seul intérêt que pourrait constituer le texte de Camus comme source éventuelle de l'épopée mistralienne, et d'une manière générale tous les naufrages qui ont pu avoir réellement lieu dans le Rhône, pour nous attacher à l'aspect hautement symbolique qui se développe dans les deux textes. En bref, penchons-nous davantage sur la « portée symbolique » du naufrage, selon l'expression de Claude Mauron.⁹

Dans le texte de Jean-Baptiste Coxe, la femme avait chuté mais l'homme l'avait sauvé – le couple était sauf. Dans le texte de Mistral, comme dans celui de Camus, l'homme a tenté de nager avec la belle et tous deux se sont engloutis... Chez Camus, on pouvait s'y attendre ; l'évêque ami de Saint François de Sales s'est spécialisé, tout comme François de Rosset, dans les *histoires tragiques*. Chez Mistral le naufrage collectif a de quoi surprendre si on le compare aux autres aventures de couples narrées dans l'ensemble des textes du père de *Mirèio*.¹⁰

Toutefois, cet engloutissement – des amants mistraliens ou camusiens - ne constituent forcément pas à nos yeux une fin ou une absence de devenir eschatologique du couple.

Eros et Thanatos. Le topos, quoique éminemment célèbre et récurrent, pourra peut-être nous aider à voir dans le naufrage des amoureux autre chose qu'une fin tragique.

A y regarder de plus près, l'union de L'Anglore et de Guillaume relève du plus pur amour morganatique et de la pastourelle médiévale (il est prince elle est orpailleuse) – affrontant un peu le même obstacle social qui séparait Mireille et Vincent, obstacle que les amoureux de la première épopée mistralienne, face aux présumés hiérarchiques de *mèstre Ramoun*, ne pourront surmonter. Mireille partait dans la mort seule, vierge et martyre, et Vincent restait justement sur le bord du fleuve... du côté des vivants, comme un autre Orphée (sans avoir même pu, lui, ne serait-ce que pour un jour, épouser son Eurydice).

La suite du mythe d'Orphée, nous la connaissons : Orphée parvient enfin à mourir, découpé par les Ménades, et le couple pourra se rejoindre dans le Hadès. Sur le même thème de la mort qui réunit les amants, Théophile Gautier, à la mode swedenborgienne, avait écrit *Spirite*.

7 : Frédéric Mistral, *Le Poème du Rhône*, Aralia, Paris, 1997, p.337-341.

8 : Claude Mauron, *Frédéric Mistral*, Fayard, Paris, 1993, p.307.

9 : « Peut-être l'abordage final du Caburle et du « Crocodile », au chant XII, trouve-t-il son origine dans divers accidents survenus en vallée du Rhône ; sa dramatisation, sa portée symbolique le rapprochent bien davantage de la scène où le « Nautilus » de Jules Verne éperonne une frégate qui, pour être un cuirassé à vapeur, n'en a pas moins conservé un ancien gréement de voilier. » Claude Mauron, *Préface* in Frédéric Mistral, *Le Poème du Rhône*, op. cit., p.14.

10 : La fiction du *Pouèmo dou Rose* s'achève d'ailleurs sur un désastre sans précédent. A la fin de *Mirèio*, Vincent était resté vivant ; *Calendau* avait abouti à un mariage ; dans *Nerto*, les deux amoureux étaient entrés en paradis. Le dénouement du *Pouèmo dou Rose* entraîne irrémédiablement le Prince et l'Anglore vers les gouffres (...). Claude Mauron, *Frédéric Mistral*, op. cit., p.311.

Le fait que Guillaume est certainement - comme Jean Roche le suggère intrafictionnellement - le Drac revenu chercher la petite Anglore, corrobore la thèse que le couple sombre au fond des eaux non pas pour s'y dissoudre mais pour y vivre une nouvelle vie – vie *de profundis*, certes, suspecte de diablerie, mais vie tout de même. Les descriptions du palais du Drac, au chant VI du *Poème du Rhône*, par la lavandière de Beaucaire, suggèrent suffisamment l'idée que le Drac vit – et vit bien – au fond des eaux, qu'une existence est possible de « l'autre côté du miroir » des eaux rhodaniennes. Du coup, le thème du couple qui chute au fond des eaux deviendrait symbolique d'une vie nouvelle pour celui-ci, pérennisé et enfin protégé des fluctuations de la vie sur terre, à la surface, parmi les hommes, ces fluctuations que le même mistral avait appelées les « vanités, les inepties de l'existence » (*causo vano e mèco de la vido*).¹¹

Grosso modo, ce que n'avaient pas fait Mireille et Vincent au chant VI de la première épopée de Mistral, à savoir rester au fond du *Trau di Fado*, en bas mais ensemble, Guillaume et L'Anglore le feront au chant XII de sa dernière épopée – petit parcours évolutif très symbolique d'une métamorphose intérieure du poète...

A vrai dire, une topique d'ensemble, générale, occidentale, avait pu inviter l'écrivain de Maillane à faire coïncider cette fin des amants du *Poème du Rhône* avec sa propre évolution et son inspiration. La réunion des amoureux, embrassés sous l'eau, pour l'éternité, est un thème qui parcourt çà et là la littérature française. Une autre lecture dix-septémiste pourra encore nous éclairer sur ce dernier point.

Le poète et dramaturge français, Tristan L'Hermite, est l'un de nos premiers rédacteurs d'autobiographies. Dans *Le page disgracié* – son autobiographie – Tristan nous narre une aventure d'amants malheureux, eux aussi frappés d'amour impossible, et finissant eux aussi au fond de l'eau d'une rivière. Écoutons :

Histoire tragique de deux illustres amants

(...) elle contenait les secrètes affections d'un gentilhomme et d'une fille de qualité, qui, s'étant rencontrés plusieurs fois tout seuls sur les bords d'une rivière dont leurs maisons étaient séparées, se prirent d'amour l'un pour l'autre et établirent entre eux un agréable commerce qui ne fut jamais découvert par leurs parents, entre lesquels il y avait une querelle immortelle. Cette pratique amoureuse ayant duré quelque temps, et ces deux amants brûlant d'envie de se pouvoir parler de plus près, la jeune demoiselle prit un soir la hardiesse d'entrer dans une nacelle qui était attachée de son côté, et, s'étant mise en devoir de pousser une perche au fond de l'eau pour aller à l'autre bord, le cours de ce petit fleuve, qui est assez roide, fit engager la perche qu'elle tenait sous le bateau, si bien que par cet effort elle tomba la tête devant dans la rivière. Son serviteur, troublé de cet accident, ne balança point à se jeter dans l'eau pour la sauver, encore qu'il ne sût pas nager ; et la force que lui donna son amour fut si grande qu'il atteignit au fond de l'eau cette chère personne qu'il aimait ; mais l'art manqua malheureusement où la force de la Nature abonda si fort. Ils furent noyés de compagnie, et l'on trouva leurs corps embrassés dans un filet de pêcheurs qui était à un quart de lieue de là. On remarqua qu'étant morts le visage l'un contre l'autre, leur amour avait imposé du respect aux violences de la mort et qu'ils ne s'étaient point offensés dans leur dernière rage. Leurs communs parents, avertis de cet accident, furent également attendris à cet triste récit, et, d'un même consentement, s'envoyèrent consoler les uns les autres sur cette nouvelle, prenants sujet de là de quitter leurs vieilles haines pour se réconcilier ensemble et en pleurer en corps l'accident de ces deux illustres amants, qui devaient n'avoir qu'un même lit, et pour lesquels on n'ouvrit qu'une sépulture. Depuis ces deux grandes maisons, qui avaient été longtemps divisées, se réunirent parfaitement, et l'on bâtit de leur consentement un pont commun pour passer à jamais de l'une en l'autre, au même lieu où les deux amants s'étaient abouchés. (...) ¹²

On repérera que, dans le *Poème du Rhône* comme dans le texte de Camus comme dans celui de Tristan, les amants finissent corps contre corps, ensemble, joints, embrassés, abouchés...

11 : *Pouèmo dóu Rose*, Laisse XLI.

12 : Tristan L'Hermite, *Le Page disgracié*, in *Libertins du XVIIème siècle*, vol. I, Bibliothèque Pléiade, Gallimard, NRF, Paris, 1998, p.499-500.

belle symbolique d'une réunion *in articuli mortis* qui a valeur d'une union *ad vitam aeternam*. Certes, on ne retrouve par les corps de l'Anglore et du prince dans le texte mistralien, mais l'union de leurs corps est par deux fois signalée dans ce même chant XII du *Poème du Rhône* : à la fin de la laisse CXI la jeune orpailleuse est « estrechamen rambado i bras dóu prince », et dans la laisse suivante elle est « dins si bras ».

A nos yeux, ses mentions d'union corporelle valent pour prolepse d'une union postérieure et durable. Les amants de Tristan n'auront plus *qu'une sépulture*, et l'Anglore et le prince ont le Rhône pour tombeau – réceptacle autant de frayeurs que de fascinations pour Mistral – mais réceptacle qui unit tous ses habitants dans une seule unité géographique et même... eschatologique. La scène des morts du Rhône dans *Mirèio*, ressurgissant de l'eau lors de la nuit de la Saint-Médard, n'était-elle pas emblématique de cet aspect ?

Si nous considérons donc que la fin - autant au sens eschatologique que téléologique du terme - était de réunir des amants que la réalité ne pouvait unir, le fond de la rivière est le lieu *post mortem*, le seul, où les amoureux seront enfin ensemble pour toute éternité.

Chuter dans l'eau du fleuve ne serait alors pas seulement une catastrophe terrestre – vue de l'extérieur - mais aussi et surtout le seul moyen possible d'une pérennisation du couple – vue de l'intérieur....

Noyons-nous ensemble pour la vie éternelle ! Peut-être est-ce là un beau fantasme de l'inconscient collectif provençal...

Emmanuel DESILES
Aix-Marseille Université